

Les sources de la dépendance / Dominique Inarra. —
Extrait de : Annales de philosophie et des sciences
humaines. — N° 12 (2003), pp. 13-20.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des
sciences humaines

I. Comportement compulsif. II. Impulsions
(Psychologie).

PER L1044 / FP124903P

LES SOURCES DE LA DÉPENDANCE

Kaslik, le 13 janvier 2001

D' Dominique Inarra

Je voudrais tout d'abord remercier l'université Saint-Esprit de Kaslik en la personne de Monsieur le Docteur Georges Hobeika, doyen de la Faculté et de mon amie le Docteur Nadine Chacar de m'avoir invité à venir réfléchir avec vous sur le thème des dépendances.

Il est remarquable de constater que ni Freud ni Lacan n'ont élaboré un corpus théorique des dépendances. Pourtant, ils ne cessent de traiter de cette question en se gardant bien de la restreindre au domaine des toxicomanies. Ils savaient que circonscrire le champ des dépendances au champ de la toxicomanie présente de gros inconvénients. Il n'y a qu'à parcourir l'ensemble des textes classiques sur les toxicomanies pour s'en apercevoir,

puisqu'il s'agit bien trop souvent d'une approche qui consiste à centrer l'attention sur une conduite pour tenter d'y attraper la structure. Si Freud et Lacan se sont refusés à systématiser le problème de la toxicomanie, la lecture de leur œuvre nous permet, néanmoins, de rencontrer en de multiples endroits des remarques qui traitent incidemment du sujet et qui sont autant de pistes et voies d'abords de la question, mais bien plus encore leur système théorique permet de penser la dépendance avec beaucoup de liberté et c'est ce que je vais essayer de faire.

Il convient que nous énoncions ici le principe auquel nous tiendrons comme à la rampe de l'escalier abrupt et obscur de notre question « les dépendances ». Nous ne focaliserons pas sur les conduites addictives, nous ne perdrons jamais de vue, ou plutôt d'oreille que les sujets, qui sont pris dans cette glue, sont des êtres parlants. Leur symptôme est une histoire de parole proférée ou non dite, même s'il est classique, dans ces cas-là, de remarquer un fort affaiblissement de la fonction du dire. Les symptômes s'inscrivent en place d'une parole qui ne parvient plus à remplir son office, ce qui rend la tâche du psychanalyste très difficile.

Je voudrais rappeler que le terme de dépendance qui nous vient du latin impérial « *dependere* » veut dire être suspendu, attaché à quelque chose. Bien plus tard, au XIII^e siècle, il indique l'idée abstraite « d'un concours de circonstances pouvant se réaliser sous l'action où l'intervention de quelqu'un ou de quelque chose » se dégage. Cette relation causale prend de multiples formes : relever de, être à la merci de, être sous l'autorité de, la dépendance de quelqu'un. Il y a déjà, et cela est remarquable, la notion de contrainte. Ce rapport causal exprime une forte tension dans le fait qu'une chose dépend toujours d'une autre, constitue un rapport, une relation entre les choses, qui les lient et les attachent les unes aux autres.

Ce rapport de causalité, tel qu'il se présente dans le terme de dépendance, évoque aussi bien l'aliénation du sujet dans la parole elle-même qui ne lui permet jamais d'atteindre toute la vérité. Il faut se donner la peine de parler pour la faire résonner.

Le terme de dépendance implique donc un puissant rapport de causalité qui unit, lie, aliène le sujet à un autre sujet ou à une chose. Les exemples concrets qui expriment la puissance d'un tel rapport sont les deux situations : la relation du nourrisson à sa mère d'une part et l'aliénation du sujet au toxique d'autre part. Nous allons développer ces deux situations.

Notre réflexion va donc se porter sur les premiers mois de la vie du nourrisson. Ce moment où il est en totale dépendance fusionnelle avec sa mère nourricière. Dès que le petit homme rentre dans le monde, il n'a pas l'ombre d'une conscience et sa vie dépend des soins et de l'amour que la mère ou son substitut va lui prodiguer. Ce qui le caractérise à la naissance, c'est l'état de pré-maturation de son système nerveux central. Ça lui donne une tonicité musculaire particulière qui va, au fil des semaines et des mois suivants, se modifier grâce au processus de maturation qui continue son travail bien après le moment de la naissance. Avec une conscience non avenue et cette dépendance totale à la mère, comment le nourrisson va-t-il s'y prendre ? Comment va-t-il pouvoir faire signe à sa maman ? Eh bien ! C'est le besoin vital qui fait trouver au petit homme le moyen du cri pour signaler le réel de sa tension interne. Cette tension nette n'est pas encore une sensation. La tension induite par le besoin, la faim, voilà ce que signalent le cri et les pleurs du nouveau-né. Tout son corps est désormais tension et le cri appelle la mère à interpréter ce besoin qu'il signale. Dès lors, nous comprenons bien que les modalités de réponse de la mère sont d'une importance fondamentale. Car c'est elle qui a le pouvoir de calmer et d'apaiser la tension. Elle va permettre à l'enfant, au fur et à mesure que le système perceptif se coordonne, d'élaborer cette tension pour l'élever au rang d'une sensation. Un rythme s'instaure selon la séquence : le besoin produit la tension, l'intervention de la mère la réduit.

La séquence va se modifier, au fur et à mesure que l'enfant va rentrer dans le langage qui tempérera le besoin, et laisser la place à la demande. Car l'enfant ne tardera pas à demander. Et ce qu'il va demander c'est l'amour bien sûr. On conçoit donc qu'une mère angoissée par le cri de son enfant se précipitant dans sa réponse ou une mère qui tardera à répondre ou qui

interprétera mal le signal que l'enfant lui envoie ; voilà deux situations qui déterminent déjà les modalités des symptômes qui surgiront bien plus tard. Supporter la tension organique est une rude épreuve et l'on ne peut qu'être frappé par la similitude que nous donne à constater le toxicomane qui s'est fait prendre, instrumenter par le produit. Il réinstaure une séquence qui produit une tension psychique impérieuse : prise du toxique, manque du toxique, tension, prise du toxique.

Poursuivons notre réflexion et continuons à observer ce qui se passe. Et c'est là que nous nous embarquons avec Freud qui découvre que quelque chose se passe avec le « fais pipi » comme dirait le petit Hans. Lorsque l'enfant est confronté, visuellement, à la différence sexuelle, la situation prend ses tours. En effet, la présence absente du phallus vient révolutionner la relation mère-enfant. D'un côté, l'enfant aperçoit chez sa sœur, par exemple, comme le petit Hans nous l'enseigne, qu'elle ne l'a pas, il va d'ailleurs s'empresser de lui en coller un et de l'autre côté, il y a la mère qui sait qu'elle ne l'a pas et qui va se compléter de son enfant, se l'approprier comme phallus imaginaire. Voilà la situation lorsque l'enfant réalise, plus ou moins consciemment, que sa mère toute-puissante ne l'a pas. S'apercevant de cela, il va tenter d'offrir à la mère l'objet dont elle manque. Il va même s'y offrir, bien que cet objet, il ne l'ait pas tout à fait.

Vous le voyez, ça se complique singulièrement et ne croyez pas que nous nous éloignons de notre thème. J'espère vous faire saisir que nous sommes au cœur de notre question.

Le phallus, qu'est ce que c'est, et à quoi ça sert ? Voilà peut-être votre question. Le phallus n'est pas un fantasme, il est bien là. Ce n'est pas non plus un organe, il ne doit pas être confondu avec le pénis qui n'est qu'un de ses symboles. Ça n'est pas non plus un objet, et c'est là que se présente la difficulté. Le phallus est ce que Lacan appelle un signifiant. Le signifiant pour ceux qui ne savent pas ce que c'est l'image acoustique, comme dit Ferdinand de Saussure, de votre parole. Votre parole c'est du son et de la signification. Dans la vie quotidienne, nous ne prêtons attention qu'aux significations, et nous oublions la matérialité sonore, dans l'analyse nous ne

l'oublions jamais, nous travaillons avec. Il y a donc le signifiant et le signifié. Lorsque l'on parle, voyez-vous, c'est avec des signifiants. Ce sont eux qui transportent la signification. Et bien, le phallus est un signifiant très particulier qui est destiné à désigner les effets du signifié. Il maîtrise le signifié, sa maîtrise c'est le signifié. Ce signifiant a la particularité d'être toujours voilé. Il n'apparaît jamais autrement que dans les effets de significations dont il assure la distribution. Et l'enfant, qui veut, sans le savoir, se constituer comme le phallus imaginaire de la mère, ne va pas se priver de produire des effets de signifié dans la mère qu'il désire rejoindre dans cet imaginaire. Vous le voyez, nous sommes déjà dans la dialectique du fantasme, le jeu du furet, comme le dit Lacan.

Il serait naïf de penser que nous sommes là dans un monde idyllique, car l'enfant se trouve confronté à l'angoisse. Et pourquoi cela ? Parce que chaque fois que ce jeune sujet est sur le point de réussir son coup, de se constituer comme phallus maternel, l'angoisse émerge. Il perd la consistance d'être, il décolle de son existence, il ne sait plus où il est et ne sait pas où il va dans ce jeu où il se constitue pour la mère, étant tout ce qu'elle veut. Notons au passage que le sujet dépendant redeviendra tout pour la chose comme il a voulu être tout pour sa mère.

Nous allons nous arrêter là en ce qui concerne la relation enfant/mère au début de la vie. Nous avons mis en place le minimum nécessaire pour déployer notre réflexion. Nous allons, maintenant, parler de la deuxième situation où la notion de dépendance s'exprime dans sa dimension pathologique. Comme vous le savez, les conduites de dépendance existent depuis fort longtemps. Nous pourrions sans doute dire que les conduites de dépendance existent depuis l'origine de l'humanité. J'ai découvert récemment, lors de la préparation d'une conférence sur le taoïsme, que, même en ces temps fort reculés (X^e siècle AVJC environ), des cas de toxicomanie ont été relatés. L'ermite taoïste, dans sa quête d'immortalité, cherchait l'élixir de vie. À partir de végétaux et de minéraux, il composait un breuvage qui était supposé apporter l'immortalité. En fait, à boire régulièrement cette potion, l'ermite évoque les dégâts opérés sur son corps

délabré, estimant son espérance de vie à une dizaine d'années. La toxicomanie à cette époque n'avait pas le développement que nous lui connaissons aujourd'hui.

Comment expliquer qu'un tel phénomène ait pris tant d'ampleur ? Sans doute faut-il voir là la conjonction de plusieurs éléments.

Le capitalisme qui invente l'économie de marché se fonde sur le principe de la consommation, de l'offre et de la demande. La science est parvenue à nous fabriquer les produits faits pour soigner la douleur d'exister (anxiolytiques, hypnotique, etc.). Ces produits se trouvent détournés de leur usage et intégrés dans des conduites de dépendance. La douleur d'exister : voilà qui semble bien caractériser notre temps, Freud s'en était aperçu comme en témoigne la lecture de son ouvrage « Le malaise dans la civilisation ». La science et l'économie de marché qui la finance ne rendent pas le bonheur plus facile. Bien au contraire, puisque l'être parlant doit, aujourd'hui bien plus qu'hier, gérer la tension engendrée par le système. C'est ce que j'appelle le « sac à dos de la vie », un sac bien lourd que nous n'allons pas toujours vider chez l'analyste. L'usage du toxique et la narcose qu'il produit trouvent leur plein développement du fait que leur propriété principale est d'abaisser cette tension, d'alléger le sac à dos. Lacan utilisait une autre expression, il appelait ça « tempérer la bandoulière ». Ce qui est intéressant dans cette image c'est que la bandoulière, c'est quelque chose qui barre le corps. Qu'est-ce qui nous barre et produit la tension si ce n'est notre division subjective qui engendre ce que nous pourrions appeler l'incomplétude de l'être. L'être manque, et ce manque produit de la tension.

La drogue se caractérise par son action excitante ou sédative. Cette action est d'une puissance telle qu'elle est comparable à un orgasme. Elle consomme immédiatement toute satisfaction possible. Comme lui, elle est capable de suspendre l'existence qui est alors prise en charge par la substance. Elle produit un ruissellement de jouissance dans le corps dont elle prend possession, dès qu'elle est en voie de métabolisation. Le manque qu'elle provoque appelle la tension, l'ingestion pour faire ruisseler encore. Alors que la jouissance poursuit ses ravages, la fonction du dire faiblit

terriblement. Dire que la fonction du dire faiblit, c'est dire que la parole ne remplit plus son office, c'est dire que la fonction phallique est entravée, elle ne peut plus désigner les effets de signifiés et le toxique vient opérer à ce point précis, produire artificiellement ce que le sujet dépendant prend longtemps pour de l'existence, le grand frisson qui le traverse. Si bien que nous pouvions nous demander si la dépendance ici ne relève pas d'un ressort phobique que nous pourrions nommer : la « phobie de l'être ». Il n'a plus les moyens sensoriels de percevoir dans l'autre qu'il croise, un écho visuel, auditif, tactile, ces petites choses qui nourrissent l'existence et le narcissisme. La faim, la soif, le sommeil, le réveil s'indifférencient, seul compte le produit à consommer. Au point où nous en sommes maintenant il convient d'examiner le retentissement du symptôme sur l'autre, la famille, les amis chez qui il provoque l'angoisse, le désarroi, la honte, et la culpabilité. Il y a là un montage pervers qui tient au fait que le sujet dépendant fasse endosser à l'autre la responsabilité de son état. Chemin faisant, il va faire un tour dans cet autre pour y produire la division, c'est ce que manifeste l'apparition de l'angoisse. Mais il se divise en retour lorsqu'il rencontre le désir dans l'autre, ce désir qu'il a perdu. Il se fait fétiche de la scène perverse dans le social. Il essaye d'intégrer le thérapeute, le policier et le juge comme complices dans le scénario. Il va essayer de leur faire jouer un rôle dans la scène perverse pour faire ressurgir l'angoisse. Il se fait l'instrument et l'objet en même temps de son propre fantasme. Langue de bois de l'institution, traitement administratif, juridique et policier se laissent inclure facilement dans le fantasme sadien.

Ainsi, ce moment de réflexion sur les dépendances nous aura peut-être permis de comprendre qu'il se pourrait bien que ces dernières fonctionnent d'abord sous les modalités de la phobie. Le ravalement de la fonction que remplit le phallus finit par destituer le sujet au point de le réduire à une ombre dont il n'est que l'objet, objet fétiche dans le champ social bien sûr de son propre scénario.

Le « sexolysé » comme l'appelle Charles Melman retourne au conditionnement animal « d'un organisme dominé par une pulsion non dialectisée et qui a déshabité l'esprit ». Voilà le mot de la fin.